



AFP

## Claude Arnaud

Romancier, essayiste et scénariste

Auteur, en 1985, avec Bernard Minoret, d'une pièce, « Les Salons », créée par Madeleine Renaud. Biographe de Chamfort (Robert Laffont, 1988), puis de Cocteau (Gallimard, 2003), il publie son premier roman en 1994, « Le Caméléon » (Grasset). « Qui dit je en nous ? » (Grasset) lui vaut le prix Femina de l'essai 2006. « Babel 1990 » (Gallimard, 2008) est le portrait de trois villes mondialisées, Saint-Petersbourg, Rome et New York.

aux définitions et aux biographies mises en ligne par les encyclopédies électroniques. Cette dérégulation aura forcément des effets. La tendance à la discontinuité intellectuelle, si propice à un opportunisme qui n'est même plus conscient, devrait s'en trouver renforcée. Des millions d'esprits disposeraient alors de la plus grande source de données jamais offerte, mais n'auraient plus la capacité de les synthétiser, du moins de les transformer en pensée. Ils se contenteraient d'opérer par bricolage et bouturage, comme c'est déjà en partie le cas dans la sphère politique.

Alors même que tout se globalise – nous y compris –, il n'y aurait plus grand monde pour penser globalement. La première mondialisation, à la suite des grandes découvertes, encouragea mille métissages dans les deux Amériques. La révolution industrielle en suscita une deuxième qui créa des poches de richesse dans toute l'Europe, les États-Unis, une partie de la Russie et de l'Asie, dans les années entre 1860-1914. En généralisant le marché à la terre entière, la troisième entraîne êtres et produits dans un mouvement irrépressible de promotion globalisée.

La conquête du globe achevée, ce processus agit désormais en boomerang : c'est le monde qui vient à nous, à travers le Net, non plus nous qui devons aller vers lui. C'est lui qui nous forme désormais, autant que les grands systèmes de pensée politiques, religieux ou philosophiques, tous liés au livre. Une personne, ce fut pendant longtemps un être inscrit dans le temps, conscient de sa généalogie, de sa culture ou de son pays. Cela tend à devenir un être inscrit dans l'instant et l'espace, n'assumant que lui-même et son entourage, de façon souple et mouvante.

L'autre nouveauté, c'est que je peux figurer en pied dans cette hyperthèque. En créant un site personnel, en implantant dans un portail type Facebook des éléments de mon intimité, j'ai l'occasion de me faire une petite place « au soleil ». Là encore, la technique relaie de façon troublante notre volonté croissante d'exister au-delà de notre sphère « naturelle » d'influence. En nous poussant à mettre notre profil sinon notre corps en vitrine, comme en attisant nos désirs légitimes de reconnaissance, elle nous enrôle gratuitement

« Comme toute invention technique, Internet est amoral. Ni bon ni mauvais, il trahit nos désirs de vie et de mort, de gratuité et de dépense, à la façon d'un inconscient globalisé »

au service du voyeurisme mondialisé.

Le Net, ici, relève plus de l'esthétique protestante que des complications baroques. En nous mettant seul face à Dieu, la religion réformée nous interdit la dissimulation ; elle exige de chacun des contrats d'une objectivité transparente, jusque dans les vitrines d'Amsterdam, paradoxalement. Le Net nous encourage de même à défiler « nu » dans son showroom mondialisé, à y brigner notre quart d'heure de célébrité. Avec le risque, inhérent à la notoriété poubellisée, d'être jeté en pâture à tous.

La prolifération orchestrée par le Net comporte donc sa part d'ombre. L'intimité

y est bradée et, à terme, menacée d'extinction, avec le consentement de tous, sinon la malveillance de quelques-uns.

Le troisième risque que la Toile fait courir tient à l'extinction potentielle des droits d'auteur via la gratuité et aux effets psychologiques d'une telle dévaluation. Ce qui ne coûte rien est logiquement sans valeur ; ce qui est sans prix, à l'inverse, coûte d'habitude très cher. Dévalorisés aux yeux du public, les salles de cinéma indépendantes, les éditeurs courageux et les producteurs de musiques singulières pourraient perdre l'un après l'autre leur public. Paupérisation des auteurs, amateurisme des contributeurs, la Toile tournerait au radio crochet mondialisé.

Comme toute invention technique, Internet est parfaitement amoral. Ni bon ni mauvais, il trahit nos désirs de vie et de mort, de gratuité et de dépense, à la façon d'un inconscient globalisé. S'il pourrait bien détruire des circuits de distribution de livres et de films, comme il le fait déjà avec la musique et les journaux, il sauvera aussi la plupart en les absorbant, mais sous une version allégée. Il est le remède et le poison.

Envahie de produits, gagnée par le surpeuplement, dépassée par sa propre productivité, la Terre trouve en la Toile un parfait miroir grossissant. De même que nous semblons devenus incapables de juguler notre croissance, elle prolifère sans plan ni but déclaré.

Difficile de ne pas rapprocher cette carence de maître de l'absence avec laquelle nous avons appris à vivre depuis les Lumières. La Coupole serait le reflet fidèle, là encore, du Ciel – la première se remplissant à mesure que le second se vide, à nos yeux du moins. Mais d'autres ne pensent pas ainsi. Et ceux-là, les djihadistes en particulier, ont été les premiers à coloniser la Toile, en prétendant précisément occuper la place vacante de Dieu. La mondialisation n'a sur ce point que des adeptes, pour l'instant.

Mais, s'il n'y a personne derrière la Toile, ne pourrait-on pas redouter aussi qu'il n'y ait personne devant, un jour ? L'épuisement des ressources terrestres le fait craindre. Nous en viendrons à disparaître, comme les journaux, après avoir pris bien soin de créer notre alias numérique. La Terre se viderait, tandis que la Toile continuerait de satelliser des myriades d'êtres et d'objets dans ses moteurs de recherche. Transfert définitif de données. Simple fabulation, bien sûr. ■